

est beaucoup plus considérable.

"30. Avec moins de bêtes on a moins de risques.

"40. On a aussi moins de travail pour les soins à leur donner, par conséquent, économie de soins et de main-d'œuvre.

"50. Une bête grasse à réformer pour une cause quelconque a une bien plus grande valeur qu'une bête maigre.

"Si un accident survient à une bête maigre, elle est presque totalement perdue.

"60. Si la paille que mangeraient 20 vaches sert à faire à 10 une litière abondante, les 10 vaches font plus de fumier, et, parce qu'elles sont bien nourries, ce fumier est de meilleure qualité.

"70. S'il survient une année de disette, on peut encore, en réduisant la nourriture, conserver toutes les bêtes et ne pas être forcé de vendre, ce qui, dans de telles circonstances, n'a jamais lieu qu'avec grande perte.

"80. Des bêtes toujours bien nourries mangent régulièrement, et ne sont pas exposées aux accidents qui arrivent si souvent avec des bêtes affamées."

Nos lecteurs doivent maintenant se demander comment nous allons expliquer l'espèce de contradiction qui apparaît ici entre les principes de M. Reinhardt et ceux que nous avons émis, à plusieurs reprises, dans nos causeries précédentes.

En effet, l'auteur cité prêche fortement l'alimentation abondante du bétail et la diminution du nombre de bêtes. Tandis que nous avons constamment enseigné que le bétail est la richesse du cultivateur et de la culture, que plus on peut entretenir de têtes de bétail plus l'amélioration et la fertilisation des terres sont rapides et par conséquent plus les récoltes sont abondantes.

La contradiction que l'on pourrait entrevoir n'est qu'apparente, ou plutôt, elle n'existe pas du tout; au contraire, le second principe n'est en réalité que le complément du premier, et lorsque nous recommandons à tout moment l'augmentation du bétail, nous admettons préalablement que ce bétail est abondamment nourri.

Le point de départ de toute production abondante et intelligente c'est la nourriture copieuse. Donnez d'abord à votre bétail quel qu'il soit la somme d'aliments qu'exige sa taille et son genre de production, puis lorsque votre culture se sera enrichie, lorsque la terre produira plus abondamment, lorsque vos récoltes de fourrages seront plus fortes, augmentez le nombre de vos bêtes en choisissant l'espèce et la race qui vous conviennent le mieux. Voilà ce que nous enseignons et ce que nous considérons comme la tendance la plus rationnelle de toute culture bien dirigée.

La nécessité de l'alimentation copieuse du bétail a déjà été enseignée à propos du perfectionnement des races; nous avons même montré ce moyen comme le plus sûr de tous les moyens d'amélioration. Ce n'est pas que nous voulions mettre de côté le croisement et l'importation; non certainement, mais tout en attribuant à chacun l'influence qu'il possède réellement, nous sommes forcé de reconnaître que seule, par elle-même, et sans aucun secours extérieur, l'alimentation abondante et substantielle produit infailliblement l'amélioration désirée. Tandis que le croisement et l'importation sont impuissants sans le régime abondant.

Nous pourrions en dire autant de la sélection, s'il était possible de concevoir la sélection sans l'accompagnement obligé d'une nourriture proportionnée aux qualités et aux aptitudes que l'on veut faire prendre à la race.

Ainsi donc, nourriture abondante pendant le travail de l'amélioration et encore nourriture abondante pour soutenir l'amélioration reçue et augmenter la production. En agissant d'après ces principes, on aura surabondance de fumier et des

autres produits ordinaires du bétail; de sorte que, tout en faisant des profits plus élevés, on obtiendra le moyen d'augmenter la faculté productive de la terre.

Maintenant, peut-il se présenter des cas où il soit avantageux de diminuer l'alimentation?

Pour certains genres de production, la nourriture doit être toujours copieuse et riche, tandis que pour d'autres, la richesse des aliments peut quelquefois, sans inconvénient, être diminuée.

Le bœuf de boucherie, par exemple, doit, pendant tout le cours de son existence, être abondamment nourri. Nous supposons, bien entendu, un bœuf appartenant à une des races formées exclusivement pour la boucherie, tel que le bœuf Durham, par exemple. Cet animal, d'un développement précoce a besoin d'un régime qui lui permette de soutenir ses qualités et on lui ferait perdre une de ses plus précieuses aptitudes si on le nourrissait avec la parcimonie à laquelle on soumet ordinairement les jeunes sujets de notre race commune. Le jeune animal de race Durham nourri pauvrement perd sa précocité, ne peut être livré à la boucherie que dans un âge plus avancé et donne une viande dont le prix de revient est plus élevé que celle des animaux de race commune soumis au même régime.

Nourri copieusement, au contraire, le bœuf Durham a acquis son développement complet dès l'âge de quatre à cinq ans, époque où il est ordinairement livré à la boucherie, et sa viande, toujours d'un volume considérable et de première qualité se vend un prix élevé qui en fait une des spéculations les plus lucratives.

La vache laitière est ordinairement dans le même cas que le bœuf de boucherie. Tant qu'elle est dans la période de la lactation sa nourriture doit être la plus abondante possible et composée des aliments les plus propres à favoriser la sécrétion du lait. Les chiffres donnés par M. Riedesel nous font voir que les plus grands profits sont pour les cultivateurs qui s'attachent à bien nourrir leurs vaches laitières.

Mais plus tard, lorsque la vache est tarie et que toute sa production se borne à la formation du fœtus (jeune veau dans le sein de sa mère) l'alimentation peut et doit même être un peu moins abondante. Nous disons un peu moins, car alors la vache, outre la ration d'entretien, a encore besoin d'une bonne ration de production pour pouvoir suffire à l'accroissement de son fruit. Une vache qui n'aurait que la ration d'entretien pendant sa gestation ne donnerait qu'un veau maigre et chétif et deviendrait elle-même d'une maigreur effrayante. D'un autre côté, si cette vache est trop abondamment nourrie, elle engraissera beaucoup, la mise-bas en sera rendue très-difficile et quelquefois impossible par les moyens naturels.

Le bœuf de travail donnera une somme de travail d'autant plus forte que l'alimentation sera plus abondante et alors il y aura profit à lui faire consommer tout le volume d'aliments que la capacité de son estomac peut contenir et ces aliments devront contenir autant de principes nutritifs que ses forces digestives peuvent en élaborer. Mais dans les intervalles de repos, on peut le soumettre à la simple ration d'entretien.

(A continuer)

REVUE DE LA SEMAINE

Toute l'attention du gouvernement fédéral est concentrée de ce temps-ci, on peut dire, sur la grande question du Nord-Ouest. Le ministère a proposé à ce sujet un projet de loi qu'on dit être appuyé par la majorité des députés aux Communes. Voici ce projet de loi, tel que nous le lisons dans le *Courrier du Canada*:

10. Le territoire du Nord-Ouest portera le nom de province